

« SYMPTÔME ET LIEN SOCIAL »

Introduction

« En fin de compte, il n'y a que ça, le lien social. Je le désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime, se situe sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant. » ¹ Je reprends ici la citation de Lacan extraite de son Séminaire *Encore* de 1972-1973.

Il y a lien social, car nous parlons. Le fait de parler entraîne inévitablement un malaise avec nous-même d'abord et avec les autres, car nous ne sommes pas uniquement des êtres parlants. Nous avons un corps, que nous habitons par le langage, d'où le néologisme de *parlêtre* introduit par Lacan. Nous avons un corps pétri par le langage.

Quand nous parlons, ce n'est jamais ça : J'aurais dû dire... Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Pourquoi a-t-elle dit cela ? J'ai été stupide, etc.

Le fait de parler entraîne un malaise pour vivre avec les autres, car chacun doit se débrouiller pour s'inscrire dans la société et par le langage et par le corps.

Freud et le lien social

Prendre en considération la façon dont les hommes vivent ensemble s'est imposé à Freud à partir de la clinique. Les symptômes des analysants témoignent du malaise pour chacun de vivre avec lui-même, notamment avec ses pulsions, et de vivre avec les autres. Freud avance dès 1905 que les symptômes sont la vie sexuelle des individus et que les pulsions sont indomptables.

En 1908, il écrit « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes ² », montrant le lien entre les symptômes et la vie en société.

« Malaise dans le lien social » n'est pas sans évoquer « Malaise dans la civilisation ».

Dans cet écrit de 1929, Freud pose la question du lien social à partir de la souffrance humaine. La souffrance humaine, précise-t-il, a trois origines :

- La nature avec sa puissance écrasante
- Notre corps et son vieillissement,
- La souffrance sociale.

En ce qui concerne la nature et notre corps, nous sommes contraints d'en reconnaître la réalité. En ce qui concerne la souffrance sociale, la plupart des hommes refusent d'admettre que les institutions que nous avons pourtant nous-mêmes créées ne nous apportent pas totale protection, bienfaits et bonheur, que ce soit au sein de la famille, de l'État ou de la société. Nous déclarons la plupart du temps que c'est notre société qui est responsable de notre misère, de notre malaise. Freud nous donne une définition du malaise dans la civilisation. Le malaise provient de la difficulté à intégrer nos pulsions dans le monde organisé et ordonné par l'imaginaire et le symbolique.

1 Lacan J., *Le Séminaire*, livre xx, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 51.

2 Cf. Freud S., « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes (1908) », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 28-46.

Comme le précise Remi Lestien dans l'argument : ce qui impose aux humains de vivre ensemble à savoir le fait de parler, de parler aux autres, de parler à l'Autre, crée en même temps le malaise. Le malaise dans le lien social est de structure parce que nous parlons.

À partir de sa deuxième topique, qui voit le jour dans les années 1920, Freud articule le lien social à partir des instances qui structurent le sujet, instances qui gouvernent les comportements humains et qui tracent la destinée des êtres parlants. Ces instances sont le moi, le moi idéal, l'idéal du moi, le surmoi et le ça.

Quelques années auparavant, dans son texte « Psychologie des foules et analyse du moi » de 1921, il écrit dans son introduction qu'il n'y a pas de différence entre la psychologie sociale et la psychologie individuelle. Quand on s'intéresse à l'individu isolé, on ne peut pas faire abstraction de ses relations avec les autres. Aussi, dans cette introduction, Freud écrit : « Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre [avec un grand A] intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement justifié. » ³

Du fait que nous parlons, l'Autre est toujours là et il est là de toujours, avant même notre naissance.

Freud s'intéresse dans ce texte à la structure de deux organisations sociales, l'Église et l'Armée au regard des différentes instances. Il prend également d'autres exemples de liens sociaux (l'identification hystérique dans un pensionnat de filles, l'état amoureux, l'hypnose, la pulsion grégaire, la foule, etc).

Les discours et le lien social

Gil Caroz, au cours d'un entretien réalisé en 2018 pour la revue *Politique* à propos d'un colloque intitulé « Les discours qui tuent », parlait du discours ainsi :

« Un discours, c'est l'atmosphère ambiante qui est installée par la parole dans une société donnée à un moment donné dans l'histoire. Elle détermine la modalité du lien social, et c'est alors qu'elle peut tuer ».

Quand nous lisons un Séminaire de Lacan, nous devons nous demander quelle est la question de Lacan qui parcourt le Séminaire et cette question doit devenir notre question.

C'est dans le séminaire XVII que Lacan introduit les discours. Il en formalise quatre qui sont autant de manières de faire lien social.

Les discours correspondent à un moment dans l'enseignement de Lacan. Il va les abandonner par la suite pour se tourner vers les nœuds, c'est-à-dire comment les trois registres Imaginaire, Symbolique et Réel qui constituent la réalité humaine, tiennent ensemble. Ils sont noués par le symptôme. Il abandonnera également le terme de sujet du signifiant pour lui substituer le néologisme parlêtre c'est-à-dire le sujet du signifiant avec le corps ⁴, le langage lié au corps.

Les quatre discours sont formalisés par des lettres : S₁ le signifiant-maître, S₂ le savoir, *a* plus-de-jouir, \$ le sujet barré. Ces quatre lettres changent de place selon le discours.



Les quatre places sont :

Agent	Savoir
Vérité	Production

³ Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981, p. 137.

⁴ Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565.

Dans ce Séminaire, Lacan introduit les discours en se demandant comment introduire et articuler le plus-de-jouir, l'objet *a*, qu'il a précédemment développé dans son Séminaire précédent - c'est-à-dire comment le vivant s'articule au langage. J'ai donc privilégié dans ces discours l'objet *a*.

L'objet *a*

C'est dans le Séminaire XVI que Lacan a formalisé l'objet *a* que l'on trouve ici dans chacun des discours. Cet objet *a* prend forme et consistance dans la parole, au fur et à mesure que nous parlons, il se dévoile à l'analysant. C'est une construction logique.

Cet objet *a* que l'on appelle également plus-de-jouir est aussi l'objet *a* cause du désir.

L'objet *a* plus-de-jouir ne signifie pas que l'on jouirait davantage, ce n'est pas une jouissance en plus. C'est la production d'une jouissance qui provient de l'impact du signifiant sur le corps. Elle a le même statut que la plus-value introduite par Marx en économie : C'est le produit du travail du signifiant sur le corps.

L'impact du signifiant sur le corps, l'impact des mots sur le corps, a deux effets :

Le premier effet est la mortification - à savoir, le mot est le meurtre de la chose ou le signifiant tue la jouissance ou, pour le dire simplement, quand on a le mot, on n'a plus besoin de la chose. L'objet *a* est aussi l'objet cause du désir car c'est la part de vivant qui à notre insu, nous anime dans la vie. C'est ce qui fait que nous éprouvons la vie, que nous nous sentons vivant. Si nous n'avions affaire qu'avec les signifiants, nous serions des machines.

C'est ce qui nous est le plus intime et également le plus étranger, car justement c'est une partie de nous qui échappe à la parole.

On n'arrive pas par les mots à attraper ce qu'il en est de cette jouissance ou pour le dire autrement, ce qui fait que nous nous sentons vivant. On arrive tout au plus à cerner la chose.

C'est pourtant ce qui nous fait souffrir, qui ne nous laisse pas en paix, qui se répète malgré nous au travail, dans nos relations amoureuses, amicales, familiales, dans toute relation sociale.

En analyse, on n'arrive jamais à venir à bout de notre mode de jouir (c'est-à-dire la façon dont nous appréhendons la vie). Ce mode de jouir est appelé pulsion en termes freudiens. Au mieux, on arrive à dompter la pulsion, à cerner notre mode de jouir, à l'accepter, à y consentir.

Par exemple, un analysant peut dire : « Ça y est, je suis encore retombé dans mon travers, j'étais à vélo, un automobiliste est passé trop près, j'aurais pu m'écarter, non ! Quitte à risquer l'accident ». (sacrifice).

Symptôme et lien social

Ce plus-de-jouir est d'ailleurs ce qui le plus souvent amène les personnes en analyse. Le « ça suffit, je veux comprendre ce qui m'arrive », « pourquoi, je me retrouve toujours dans cette galère... » Le fait de venir est déjà une prise en charge de ce qui ne va pas : c'est une subjectivation de notre symptôme à savoir qu'on y est pour quelque chose dans ce qui nous arrive.

Dans *L'os d'une cure*, Jacques-Alain Miller donne une définition du symptôme : « Le signifiant a une incidence de jouissance sur le corps, ce que Lacan appelle symptôme. » ⁵

Là où, chez Freud, il y a la pulsion, chez Lacan, il y a le symptôme. Chez Freud la pulsion se présente comme un mythe, Lacan situe le symptôme comme réel ⁶, c'est-à-dire ce contre quoi l'on se cogne.

⁵ Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Paris, Navarin, 2018, p. 66.

⁶ Cf. *Ibid.*, p. 67.

Le lien à l'Autre

Le fondement du lien social, c'est le lien à l'Autre, à l'Autre de la langue.

Tout le monde est fou est un aphorisme de Lacan⁷. Tout le monde est fou, c'est-à-dire tout le monde délire, c'est-à-dire tout le monde parle. Dans son texte, « Clinique ironique », J.-A. Miller déclare : « tous nos discours ne sont que défenses contre le réel »⁸. Le réel est l'impossible, le réel c'est ce contre quoi on se cogne, le réel c'est ce qui ne va pas, le réel c'est ce qui n'a pas de représentation. Le réel, c'est le non-rapport sexuel. Autant de façons de désigner ce réel.

Pour aborder cette clinique, J.-A. Miller part du schizophrène et de « son ironie infernale » qui atteint toute relation sociale. Lacan dit que le schizophrène est celui qui n'est pris dans aucun discours, dans aucun lien social⁹. Or, tous nos discours relèvent du symbolique et de l'imaginaire et sont des défenses contre le réel. Le schizophrène ne peut pas se défendre du réel par le langage car, pour lui, les mots sont réels. Le schizophrène se cogne aux mots.

Freud rapporte un cas clinique du Dr Tausk dans un article de *Métapsychologie* : « Une jeune fille, qui fut conduite à la clinique après une dispute avec son bien-aimé, se lamente : “*Les yeux ne sont pas comme il faut, ils sont tournés de travers.*” Ce qu'elle explique elle-même, dans un langage cohérent, en lançant une série de reproches contre le bien-aimé : “elle ne peut pas du tout le comprendre, il semble à chaque fois différent, c'est un hypocrite, *un tourneur d'yeux*, il lui a tourné les yeux, maintenant, elle a les yeux tournés, ce ne sont plus ses yeux, elle voit maintenant le monde avec d'autres yeux” »¹⁰. Notons que « tourneur d'yeux » a comme équivalent en français faire tourner la tête, ou faire perdre la tête à quelqu'un.

Cette jeune fille montre que c'est l'organe *œil* qui devient le mot ou l'expression. Pas de métaphore. Le discours schizophrénique est devenu *langage d'organe*, précise Freud. Ce n'est pas le mot qui représente la chose mais le mot est la chose. Il n'y a pas de lien social.

Cette jeune fille continue en expliquant qu'elle était debout à l'église, soudain elle a ressenti une secousse « *comme si quelqu'un la changeait de position, comme si elle était changée de position.* » Toujours dans les reproches contre son amoureux, elle dit que c'est un garçon ordinaire, alors qu'elle est de bonne famille, il l'a rendue semblable à lui. Il a *donné le change*, il l'a *changée*. (Donner le change : tromper, leurrer, changer de position.)

Là encore, le mot est la chose. Nous voyons parfois des cas d'hystérie qui peuvent laisser penser à de tels symptômes. Mais, ajoute Freud, une hystérique aurait tourné convulsivement les yeux, et elle aurait réellement fait le mouvement de secousse au lieu d'en sentir l'impulsion et d'en éprouver la sensation. Et tout ceci aurait été chez elle inconscient.

Dans l'acte de voir, nous devons considérer deux choses, nous dit Freud en 1910, dans son texte sur la cécité hystérique : la fonction et la pulsion sexuelle qui se trouvent sur le même organe.

Ainsi, les yeux servent la vision mais ils sont également support du regard. La pulsion de voir se satisfait par le regard (voir/être vu, regarder/être regardé, épier/être épié etc...) Il y a un plaisir ou un déplaisir c'est-à-dire une satisfaction, une jouissance attachée au regard. C'est l'autre satisfaction dont parle Lacan dans le Séminaire *Encore*, à savoir : « *Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction* »¹¹.

7 Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar ?*, n° 17/18, printemps 1979, p. 278.

8 Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 5.

9 Cf. Lacan J., « L'étourdit », *Autres Écrits*, op. cit., p. 474.

10 Freud S., « L'inconscient », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard Folio, 2003, p. 111.

11 Lacan J., *Le Séminaire*, livre xx, *Encore*, op. cit., p. 49.

Le sujet écarte certaines pensées, car elles sont gênantes pour lui. Ce sont de mauvaises pensées, comme non conformes au moi¹² écrit Freud. Alors, il arrive que l'organe se mette entièrement au service de la pulsion sexuelle refoulée. Du coup, il y a perturbation de la fonction, par exemple ici de la vision, avec des degrés dans ces perturbations pouvant aller jusqu'à la cécité. « [I]l n'est facile pour personne, dit Freud, de servir deux maîtres à la fois »¹³, la pulsion et le moi.

Ce raisonnement est valable pour toutes les parties du corps. C'est ce que Freud appelle la « complaisance somatique », ce que Lacan appelle « le refus du corps ».

Freud fait référence à « la belle histoire de Lady Godiva »¹⁴ : Au XI^e siècle, les habitants de la ville de Coventry en Angleterre menaient une existence difficile, écrasés par les impôts, que Léoefric, Comte de Chester, prélevait pour financer l'embellissement de la ville et pour les festivités qu'il y donnait. Sa jeune épouse, Lady Godiva, prit pitié de ces gens et implora son mari de diminuer les taxes. Il aurait accepté de réduire les impôts à condition que sa femme traversât nue la place du marché de Coventry en plein jour, pensant qu'elle n'oserait jamais le faire. Elle le fit. Elle demanda que tous les habitants restent chez eux afin de n'être vue par personne. La consigne fut respectée et à son retour, son mari considérant que c'était presque un miracle, décida de réduire les taxes.

Dans une chanson plus tardive du XVII^e siècle, on raconte que seul un tailleur, appelé "Peeping Tom", osa la regarder passer. Mais il perdit aussitôt la vue.

De nos jours, la ville de Coventry commémore encore cet événement tous les ans.

Et Freud de terminer ainsi : « La psychanalyse n'oublie jamais que le psychisme repose sur l'organique, bien que son travail ne puisse poursuivre le psychique que jusqu'à ce fondement et pas au-delà. »¹⁵

Le symptôme

Le symptôme comporte deux parties :

1°) Une partie appelée l'enveloppe formelle qui est sensible à l'interprétation, c'est la partie du symptôme qui s'adresse à l'Autre, qui s'inscrit dans le champ social, c'est la partie déchiffrable du symptôme. Cette partie renferme un savoir signifiant qui peut être décodé, déchiffré par l'interprétation. Le symptôme, écrit Lacan en 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage », « se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée »¹⁶.

Prenons un exemple chez Freud, le cas de Mme Cécilie. Cette jeune femme avait de très nombreux symptômes. À un certain moment de sa vie, elle se plaignait de très violentes douleurs au talon droit dès qu'elle faisait un pas, si bien qu'elle ne pouvait plus marcher.

Au cours de l'analyse, elle se rappela qu'elle avait séjourné dans une maison de santé. Elle était restée alitée une dizaine de jours, puis sa santé s'améliora. Le médecin qui lui plaisait, dont elle était tombée amoureuse, vint la chercher pour l'emmener dans la salle à manger. C'est à ce moment-là que la douleur est apparue, à la seconde même où elle a pris le bras du médecin. Elle déclara à Freud qu'elle avait eu l'angoisse, à ce moment, de ne pas pouvoir se présenter comme il faut au bras de ce médecin.

En allemand, marcher se dit *Auftreten* et se présenter se dit également *Auftreten*. Nous avons là un exemple de formation d'un symptôme hystérique au moyen du langage. La langue par

12 Freud S., « Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique (1910) », *Névrose psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 171-172.

13 *Ibid.*, p. 171.

14 *Ibid.*, p. 172.

15 *Ibid.*

16 Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 269.

équivocité est venue parasiter une fonction biologique, la fonction motrice, marcher. J'ajoute qu'elle a eu une douleur au talon droit et comme en français droit, *Recht* en allemand, est aussi le droit, ce qui se fait et ce qui ne se fait pas.

Le symptôme par l'interprétation de Freud se modifie et apporte un soulagement.

Mais Freud s'est rendu compte rapidement qu'une partie du symptôme de ses analysants résiste à l'interprétation.

2°) Le symptôme comporte également un noyau, qui a ses racines dans le corps dont l'analysant n'arrive pas à se séparer. Freud observe une satisfaction méconnue de l'analysant qui agit au cœur du symptôme.

Le témoignage de passe de Dalila Arpin¹⁷ nous donne un exemple de cette double face du symptôme, une face signifiante et une face de satisfaction, de jouissance méconnue de l'analysant.

La vie de Dalila était caractérisée par une très grande agitation : un acharnement pour les études, la course aux diplômes, des activités multiples, à tel point qu'elle s'est nommée, dans l'analyse : la femme-orchestre. Elle croyait qu'elle devait s'agiter encore davantage pour calmer cette agitation qui affectait son corps. En fait, elle ne faisait que nourrir la voracité du surmoi maternel. Cette agitation visait, dit D. Arpin, « à me dé-penser ». En effet, elle était sujette à des pensées moroses qui l'empêchaient de dormir. Elle met à jour une identification au père dont la mère disait : il n'a pas dormi de toute la nuit.

Quant au surmoi maternel, elle a pu mettre en évidence qu'il était lié au signifiant « fainéante » que sa mère lui disait très souvent. Ce signifiant, dit D. Arpin, a eu comme effet de jouissance ou effet de fixation dans le corps, « de travailler tout le temps ». Le voile s'est levé, sa vie est devenue apaisée. Cependant, il lui reste toujours un fond de morosité, morosité qui est devenue le symptôme analytique, un reste symptomatique, mais elle sait maintenant faire avec, c'est devenu « son style ».

Le symptôme participe de notre inscription dans le lien social. Il détermine notre façon d'habiter le monde, notre façon de voir le monde. C'est ce dont témoigne D. Arpin.

Le second exemple est une vignette clinique rapportée par des collègues travaillant en CMPP à Toulouse¹⁸, montrant la différence entre le symptôme objectif ou symptôme sociétal et le symptôme subjectif. Ces collègues s'occupent d'un groupe d'enfants présentant en apparence les mêmes difficultés. Ils sont regroupés sous le signifiant-symptôme « précocité ». On peut y substituer tout autre signifiant.

C'est un symptôme issu de la société qui permet d'épingler et de réunir ces enfants. Les éducateurs proposent aux enfants des activités communes. Elles sont toutes refusées, contestées. Ils n'arrivent pas à faire groupe et refusent de faire groupe, au grand dam des éducateurs.

Pourtant, ils sont identifiés sous le même signifiant. La rivalité est à son comble, entraînant une très forte agressivité. En fait, l'altérité disparaît, ils deviennent tous pareils, les relations sont toutes en miroir. Épuisés, les éducateurs laissent faire. Peu à peu, le calme revient. Les enfants trouvent eux-mêmes une solution. Ils fabriquent qui des cabanes, qui des maisons, qui des endroits pour s'isoler... chacun chez soi.

Après cela, des relations se sont instaurées. Certains se sont invités, d'autres se sont isolés, certains ont conversé, d'autres se sont disputés. Ils se sont distingués les uns des autres. Ils ont par leurs symptômes, tels que nous les considérons, c'est-à-dire leur mode d'être dans le monde, rétabli une altérité perdue. Ils ont rétabli la dimension subjective du symptôme et ont ainsi

17 Arpin D., « La Femme qui rit », *La Cause du désir*, n° 95, avril 2017, p. 138.

18 Vessayre L., « Aimer son symptôme », *L'Hebdo-Blog*, n° 186, 24 novembre 2019, publication en ligne.

rétabli un lien social. C'est l'altérité préservée propre à chacun qui a permis qu'une « petite société » s'établisse.

Le partenaire symptôme

J'emprunte ce titre au Séminaire de J.-A. Miller avec Éric Laurent en 1996-1997 ¹⁹.

Le partenaire du sujet, celui avec lequel il fait lien ce n'est pas l'Autre en tant que personne, c'est avec son image et son objet *a* plus-de-jouir – pour simplifier, son mode de vie, en fait avec son symptôme, précise J.-A. Miller ²⁰.

Il n'y a pas de rapport sexuel est une formule introduite par Lacan, ce qui signifie qu'il n'y a aucun savoir inscrit dans l'espèce humaine qui permettrait que chacun et chacune se dirige vers un partenaire. Chez les animaux il y a rapport sexuel, il y a un savoir sexuel inscrit dans l'espèce, un savoir instinctuel (Lacan prend des exemples chez différents animaux).

Nous, les humains, avons des symptômes car il n'y a pas de savoir sur la sexualité qui pourrait diriger chacun et chacune vers un partenaire. Nous avons des symptômes car, pour chacun et chacune, il y a un savoir qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Le partenaire exclusif du sujet, c'est le partenaire symptôme, du côté de la jouissance. La rencontre avec l'Autre se fait via le mode de jouir de chacun. Celui, ou celle qui séduit c'est celui ou celle qui répond à notre mode de jouir. Nous faisons couple avec lui pour le meilleur et pour le pire.

Le non-rapport sexuel, ce rapport sexuel non programmé, laisse du coup une place importante à la contingence, aux aléas de la vie, aux rencontres. C'est ce que découvre l'analysant au cours de l'analyse.

Une jeune fille ne va pas bien. Elle s'alcoolise de plus en plus, le week-end et même la semaine, elle voudrait arrêter et comprendre pourquoi elle s'alcoolise ainsi, pourquoi elle n'arrive pas à arrêter, c'est plus fort qu'elle. Elle sort, rencontre des amis, ou elle fait des rencontres fortuites dans des fêtes, des concerts, des bars. Elle boit plus que de raison et se retrouve avec un partenaire qui boit également. Elle dira que son père boit, a toujours bu et disait « quand tu bois seul c'est que tu as un problème ». Elle réalise qu'elle a prélevé chez son père puis chez ses partenaires, un mode de jouir habillé de cette phrase marquante « quand tu bois seul, c'est que tu as un problème ». Du coup, elle s'alcoolise avec d'autres.

Symptôme et société

Si un symptôme nous fait souffrir, c'est qu'il ne correspond pas à l'idéal que le sujet s'est forgé. Les idéaux sont en déclin, par conséquent, les modes de jouir se passent de plus en plus de l'Autre social. C'est ce qui fait la précarité de nos modes de jouir qui ne sont plus encadrés par des idéaux, précise J.-A. Miller. Ils deviennent autistiques, déconnectés de l'Autre.

Les drogues et le lien social

La jouissance du toxicomane devient pathologique lorsqu'on la préfère à la relation sexuelle, elle peut devenir tellement importante et primordiale qu'elle peut aller jusqu'au crime.

J.-A. Miller invite à considérer le type de drogue et le lien social qui lui est associé.

La marijuana est un symptôme qui ne coupe pas du lien social, au contraire, elle est un stimulant qui favorise la relation sociale.

L'héroïne a un effet de séparation, elle conduit au statut de déchet. Elle a été un symptôme à la mode dans certains milieux. Les toxicomanes à héroïne se présentaient avec une certaine

19. Cf. Miller J.-A., Laurent É., « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique » (1996-1997), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 4 juin 1997, inédit.

20 Miller J.-A., « La théorie du partenaire », *Quarto*, n°77, juillet 2002, p. 13.

dégaine qui plaisait, c'était un moyen de séduction. L'héroïne a un effet séparateur par rapport à l'Autre, par rapport aux signifiants de l'Autre.

La cocaïne a un effet d'aliénation à l'autre. Elle facilite l'inscription dans l'Autre contemporain. Dépressif, bipolaire, pervers narcissique, ce sont des signifiants nouveaux, à la mode et qui marchent. Il y en a d'autres. Pour certaines personnes, ils peuvent jouer un rôle de capiton, évitant l'errance, les passages à l'acte, les replis sur soi, mais le plus souvent ces symptômes permettent aux sujets de se couper de l'Autre (ils se renferment dans leur chambre, chez eux). L'anorexie est un mode de séparation de l'Autre.

La boulimie est un mode d'aliénation à l'autre. Apollinaire écrivait « Celui qui mange n'est plus seul » (Le « monstre Chapalu » dans *L'enchanteur pourrissant*).

Le symptôme est un moyen pour le maître de dominer, de s'imposer.

J.-A. Miller prend l'exemple de l'opium. C'est un symptôme que les Anglais ont sciemment proposé aux chinois. Quand le parti communiste est arrivé au pouvoir en 1951, il a commencé par éradiquer ce symptôme politique.

Un autre symptôme de domination est le travail. Le symptôme devient une seconde nature, précise J.-A. Miller. Ce symptôme-travail est en train de changer. Maintenant, le symptôme est plutôt d'avoir du temps pour soi, le bien-être, etc.

Le maître a aussi ses symptômes. Prenons la paresse, dit J.-A. Miller. En Angleterre, il y avait une aristocratie travailleuse, en France l'aristocratie ne travaillait pas. C'est Napoléon qui a changé les choses. Il a fait du service public une idéologie. L'aristocratie sous Napoléon se bat et travaille. Il a également promu la méritocratie française (les grands concours, les grandes écoles).

Tous ces symptômes ne marchent plus. L'amour du service public comme symptôme tombe en désuétude. Le désamour pour l'enseignement actuellement touche le monde entier.

J.-A. Miller continue : Les USA n'ont pas eu de noblesse, « ils ont fini par en avoir une, mais essentiellement une noblesse du pognon. On commence par gagner de l'argent par tous les moyens, et, ensuite, on s'ennoblit par la philanthropie » ²¹ (les grands musées, les grandes collections, les grandes causes, etc.). Je crois que c'est en train de changer. S'ennoblit-on toujours par philanthropie ? S'ennoblit-on encore ?

Les symptômes sont un excellent moteur économique. Le capitalisme a tout intérêt à maintenir tous les symptômes qui témoignent du *non-rapport sexuel*, du malaise dans la civilisation. Ils rapportent.

²¹ *Ibid.*, p. 17.